

Les formes persistantes de fortification rurale, seigneuriale ou villageoise en Omois aux XVI^e et XVII^e siècles

Par une facilité d'assimilation de la fortification privée à la société féodale, on a coutume de rapporter au Moyen Âge l'ensemble des châteaux, maisons fortes, domaines ruraux ou murs d'enceinte de petite ville dès lors qu'on y relève des indices d'un appareil défensif tel que tours, tourelles, mâchicoulis, meurtrières, bretèches ou fossé, franchi ou non par un pont-levis. De même, une opinion communément admise, qui resserre dans le temps une évolution très lente, se fiant à quelques exemples d'édifices d'exception complètement novateurs, la plupart royaux, postule que le château seigneurial se dépouille définitivement de son appareil défensif dès l'entrée dans les temps modernes, c'est-à-dire à la Renaissance, pour devenir une demeure ouverte, purement civile ¹.

Les intérêts privés du monde rural en auto-défense face aux guerres modernes

La vision simplifiée du passage de la « forteresse habitée » ² à la maison de plaisance fait trop peu cas, en vérité, des guerres civiles du dernier tiers du XVI^e siècle et du milieu du siècle suivant, guerres de Religion, Ligue, Fronde. Cette dernière eut pour conséquence les fameuses représailles de Mazarin, Louis XIII et Richelieu sur les châteaux forts, dont on craignait à juste titre qu'ils ne reprissent du service, et dont un grand nombre fut impitoyablement démantelé. Tel fut le cas, entre autres, de Pierrefonds et de Coucy ³, et ces destructions bien réelles n'en ont pas moins force de symbole, sonnante cette fois vraiment le glas de la fortification privée.

Pourtant, si l'on excepte ce « baroud d'honneur » ⁴ que fut la Fronde aux mains d'aventuriers comme le Grand Condé, le temps des guerres féodales était en principe bel et bien révolu et la fortification d'intérêt public, devenue une affaire d'État, s'appuyait sur des citadelles purement militaires situées sur des marches ou régions exposées aux frontières des états belligérants.

1. On remarque d'ailleurs la tendance très marquée des historiographes de l'architecture de la Renaissance et du début de l'âge classique, notamment de l'architecture civile seigneuriale, à n'étudier que les problèmes de stylistique, d'ordonnance des façades, de distribution domestique, à l'exclusion de l'appareil défensif qui, lorsqu'il est évoqué, est généralement considéré comme inutilisable et dévoyé à des fins ornementales, voire attribué sans examen à des campagnes antérieures à celles étudiées.

2. Pour reprendre la formule du recueil publié sous la direction de J.-M. Poisson : *Le château médiéval, forteresse habitée, XI^e-XVI^e s.*, D.A.F, n° 32, Paris, 1992 (exemples étudiés en Rhône-Alpes exclusivement).

3. À Coucy, néanmoins, le démantèlement par la mine, confié par Mazarin à Clément Métezeau, fils du célèbre architecte homonyme, fit infiniment moins de mal que les explosifs allemands de 1917.

4. L'expression est de Méthivier.

Cette fortification d'État était représentée, dans l'actuel département de l'Aisne, par les précoces citadelles bastionnées érigées sur ordre de François I^{er} à La Capelle ou au Catelet, auxquelles répondait, du côté des Flandres espagnoles, la citadelle d'Avesnes⁵. Devenues caduques après le report de la frontière fixé par le traité des Pyrénées (1659), ces citadelles royales, démantelées volontairement, n'ont laissé que de pauvres vestiges. Outre ces places fortes émanant directement de la puissance publique, les forteresses privées de grands seigneurs sur certains sites stratégiques de leur apanage pouvaient toutefois encore servir la politique royale, non sans risques de revirement d'alliance : la forteresse de Guise, point d'appui logistique du royaume face aux terres d'Empire, put être modernisée à grands frais, au XVI^e siècle, grâce aux efforts conjugués du seigneur local, Claude de Lorraine, premier duc de Guise, et de François I^{er}, qui finançait une partie des travaux et nommait les gouverneurs militaires.

Ces exemples du nord de l'Aisne ont le mérite d'inviter aussitôt à nuancer le propos. Guise et son duc martyr nous rappellent les guerres de Religion, guerres civiles qui précisément donnèrent un regain d'actualité aux fortifications seigneuriales, les faisant échapper à nouveau au contrôle du roi, du fait de la division des partis au sein d'un même pays, d'une même région. D'autre part, on sait les retombées funestes qu'eurent ces circonstances assez imbriquées, guerres civiles et guerres frontalières, sur les campagnes, hors même de tout engagement politique des habitants.

Dès la fin du Moyen Âge, la guerre de Cent Ans avait largement éprouvé ce processus, qui faisait des mercenaires, lors des périodes d'occupation, des pillards redoutables pour la sécurité et les biens des populations rurales : communautés villageoises, domaines seigneuriaux ou ecclésiastiques.

Le réalisme des gravures de Jacques Callot montre la tragique détresse des pays de Lorraine pendant la guerre de Trente Ans (1618-1648), qui reproduisait une situation cyclique déjà éprouvée au milieu et à la fin du XVI^e siècle. La densité des églises fortifiées en Lorraine est le témoignage concret de l'auto-défense des campagnes soumises à ces épreuves. Si nous revenons au nord de l'Aisne, les églises fortifiées de la Thiérache sont, par leur nombre et l'importance de leurs défenses, un témoin spectaculaire d'une situation analogue, dans une chronologie qui, pour les exemples conservés, s'étend du début du XVI^e siècle au milieu du XVII^e siècle⁶.

5. La citadelle de Laon, plus tardive, fut édifée par ordre de Henri IV au moins autant pour tenir en respect une ville ligueuse qui lui résista jusqu'au bout, que comme point d'appui et place d'armes en retrait de la frontière des Flandres.

6. Les antécédents de la fortification des églises en Thiérache au Moyen Âge ne sont plus attestés que par les textes, comme la lettre de Charles V en 1365 autorisant les religieux de Saint-Denis à faire fortifier l'église de Chaourse. J'ai évoqué ces églises fortifiées dans une communication au congrès du Comité des travaux historiques et scientifiques tenu à Amiens en 1994, à paraître dans les actes.

L'exemple des pays du sud de l'Aisne

Qu'en était-il à la même période des contrées moins exposées aux guerres frontalières, mais non moins concernées par la dimension civile des guerres de la Ligue ou de la Fronde ?

Ayant pressenti lors de visites l'importance d'un patrimoine méconnu et menacé de maisons fortes et autres témoins des formes persistantes de la fortification de cette période, il m'a paru intéressant de mener une enquête de terrain à sa recherche dans une de ces contrées, peu explorée sous cet angle, l'actuelle région de Château-Thierry, à qui les édiles d'aujourd'hui ont redonné le nom du comté dont elle était le siège au haut Moyen Âge, l'Omois.

Ce n'est pas sans quelques infidélités aux anachroniques limites départementales, qui ont ici l'avantage de reprendre à peu près celles de l'ancien diocèse de Soissons, que j'ai recensé, dans les paisibles et prospères campagnes de l'Orxois, du Valois, du Tardenois et du Soissonnais, les édifices fortifiés dont l'appareil de défense ne fut mis en œuvre qu'après la grande période de reconstruction générale de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle ⁷, nouvelle ère de prospérité où l'on put enfin panser les plaies de la guerre de Cent Ans.

Le résultat de l'enquête permet de mettre en évidence l'abondance de la petite fortification rurale, touchant en priorité les maisons fortes, mais aussi, accessoirement, les châteaux plus importants, ainsi que les églises.

Villes et bourgs clos

Un constat s'impose : les villes de quelque ampleur et leurs enceintes sont sous-représentées dans cette thématique, et rares sont les vestiges conservés de ces quelques enceintes urbaines « modernes ». Certaines villes, comme **Château-Thierry**, se contentèrent d'entretenir leur enceinte médiévale, pourvue au mieux de quelques ouvrages neufs renforçant les portes. On ne peut guère citer que **Soissons**, qui, comme Senlis, ajouta au XVI^e siècle, sans doute à grands frais, un important front bastionné, aujourd'hui disparu, au-devant de sa muraille médiévale ⁸. De son enceinte, très mal connue, **Fismes** (Marne) conserve un bastion de mise en œuvre plus rudimentaire, qui, par son importante élévation et son peu d'étendue, tient encore de la tour d'angle ; on y remarque les restes d'une guérite en capitale. **Braine** avait une enceinte aujourd'hui disparue, dont le caractère post-médiéval ne fait pas de doute à en juger par un dessin de Joachim Duviert, daté de 1610 ⁹ et donnant une vision panoramique de la ville.

La seule enceinte connue, sinon conservée, pour un bourg moins important ¹⁰, était celle de **Chézy-sur-Marne**, simplement flanquée de petites

7. Dont témoignent presque toutes nos églises rurales.

8. Une vision précise d'un des bastions à orillons de l'enceinte de Soissons est offerte par la vue cavalière de l'abbaye Saint-Jean des Vignes, gravée par Barbaran en 1673 (publiée en supplément du *Monasticon Gallicanum*).

9. Bibl. nat., Est, coll. Lallemand de Betz, Réserve, Vx 23, n° 2932.

10. Les bourgs de La Ferté-Milon et de Montmirail (Marne) avaient des enceintes médiévales qui ne furent pas retouchées. On constate l'absence d'enceinte, après examen des sources et des plans anciens, à Villers-Cotterêts, Neuilly-Saint-Front, Fère-en-Tardenois, Coincy, Oulchy, Condé-en-Brie ; le cas de Charly serait à vérifier.

tours circulaires dont le diamètre ne dépassait pas quatre mètres. La mise en œuvre négligée de cette enceinte, révélée par l'unique tour subsistante et la photographie ancienne d'une porte, dite porte Borniche, détruite à la fin du XIX^e siècle, trahit une main-d'œuvre peu experte (fig. 1). Ces témoins permettent aussi d'identifier le type des ouvertures de tir, simple trou circulaire de très petite dimension ¹¹.

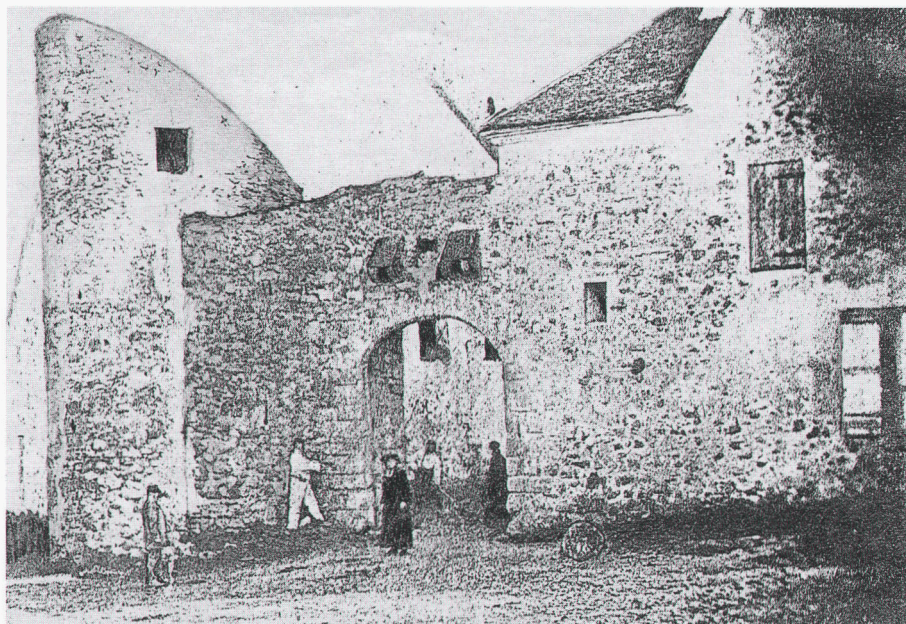


Fig 1 : Chézy-sur-Marne, photographie ancienne d'une porte de l'enceinte du bourg avant sa destruction (coll. part. J. Ponsin). On remarque les bretèches et les petites ouvertures de tir pour le mousquet.

Les embrasures de tir comme critère datant

Dans le cas de Chézy comme dans bien d'autres où la fortification adopte des formes néo-médiévales ¹², et n'est pas associée à des éléments de décor architectural clairement des XVI^e et XVII^e siècle, le seul critère de datation est la forme des embrasures de tir, équipées pour des armes à feu portatives dont le calibre va décroissant en avançant dans le temps, au moins lorsqu'il s'agit d'édifices mineurs. Les formes de ces « bouches à feu » sont assez diversifiées, de la canonnière à la française à ébrasement extérieur horizontal rectangulaire ou

11. L'enceinte de Chézy, dont le plan complet est connu notamment par l'atlas des routes de Trudaine (Arch. nat. F ¹⁴) et le cadastre de 1819 (Arch. dép. Aisne), peut être utilement comparée à celles, mieux conservées, et sans nul doute strictement contemporaines, des proches bourgs briards de Chaumes, Rosay ou Coulommiers (Seine-et-Marne).

12. La porte Borniche de Chézy était surmontée de petites bretèches en huchette, élément de défense verticale remis à l'honneur dans les fortifications modestes des XVI^e et XVII^e siècles, notamment celles des églises. On trouve encore des bretèches au-dessus des portes des redoutes du XIX^e siècle.

ovale ¹³, au trou légèrement évasé, rond ou ovale, en « œuilleton », qui en dérive, en passant par le simple « trou à mousquet », très petit, évidé dans une seule pierre ou entre deux pierres, avec ou sans fente de visée. On doit mentionner aussi, de plus en plus fréquent dans les années 1600, le créneau de fusillade, qui rappelle la fente des archères médiévales, en plus court, sans plongée ¹⁴, et plus étroit, à l'usage – lui aussi – du mousquet.

Les châteaux

Les ouvrages de l'époque étudiée dans les châteaux de quelque importance, conservant souvent d'importantes parties médiévales, intègrent plus ou moins la fortification.

La paix intérieure qui caractérise les règnes de François I^{er} et Henri II explique la relative éviction d'un véritable programme défensif dans les châteaux royaux, représentés dans notre région par Villers-Cotterêts. De même, la part défensive est très réduite dans les grands chantiers du connétable Anne de Montmorency ¹⁵, sous la maîtrise d'œuvre de Jean Bullant et de Pierre Désilles : à *Fère-en-Tardenois*, le pont-galerie édifié entre 1555 et 1560 intègre dans sa culée de contrescarpe des casemates dont la plus basse est équipée de canonnières ovales flanquant les abords au niveau du cheminement entre le pied du mur-terrasse de gorge de la basse-cour et la crête de la contrescarpe. À peine achevées, les fenêtres des casemates hautes furent transformées en embrasures de tir, comme on pouvait encore le constater avant 1930 ¹⁶. La date, 1562, qui est celle du massacre de Wassy, est connue par une lettre du régisseur du connétable, Regnault de Lavoizier : « J'ay advisé, s'il vous plait me le permettre, de faire boucher aucuns huys et fenestres du pont de la terrasse du chasteau, pour y faire lucarnes et aultres formes de basterye, pour défendre et garder le lieu... » ¹⁷. La clôture de la basse-cour, qui était en chantier sous la direction de Pierre Désilles en 1564, d'après les mêmes sources, est pourvue de pavillons carrés qui étaient percés d'embrasures flanquantes. Tel est aussi le cas de la clôture du jardin du second château d'Anne de Montmorency dans la région, *Gandelu*, où le régisseur

13. Mise au point et inaugurée sur les chantiers des forteresses royales dans les années 1480, et diffusée dans l'architecture seigneuriale dès la dernière décennie du XV^e siècle, l'embrasure « à la française » n'est plus employée dans les petits édifices que sous une forme édulcorée et réduite à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle.

14. Le tir fichant (en négatif) avec les armes portatives ou d'épaule du temps était difficile, car la balle risquait de rouler hors du canon avant d'avoir été tirée.

15. Hors de la région, le seul château neuf du connétable, Écouen, est fondé sur un terrassement à fossé sec formant fausse-braie, pouvant porter l'artillerie, avec porterie fortifiée et enceinte extérieure à embrasures. Sous le règne de François I^{er}, des proches du roi se montraient encore plus attachés à un appareil défensif à la fois efficace et référé aux formes de tradition féodale, comme le prouve le château du cardinal Duprat à Nantouillet (Seine-et-Marne).

16. On peut regretter que ces dispositions, heureusement publiées par E. Moreau-Nelaton : *Histoire de Fère-en-Tardenois*. 1911, t. I, fig. 182-183, aient été supprimées par les restaurations du service des monuments historiques.

17. Chantilly, Arch. Condé, série L, t. XXII, fol. 202-203.

Lavoizier demande en juillet 1563 au connétable d'envoyer « Mr Jean Bullant, son maçon....pour faire le toizé de la maçonnerie »¹⁸.

À **Muret**, chez Louis de Bourbon-Condé, comte de Roucy, le château médiéval, en grande partie reconstruit à partir des années 1560, fut alors environné d'un ensemble de terrasses flanquées de petits pavillons casematés sous le niveau du remblai, percés de courtes embrasures flanquantes pour arme portative (fig. 2). Depuis la destruction du château à la première guerre mondiale, ces terrasses sont les seuls vestiges subsistant de cette grande demeure fortifiée, et elles mériteraient qu'on veille à leur sauvegarde.

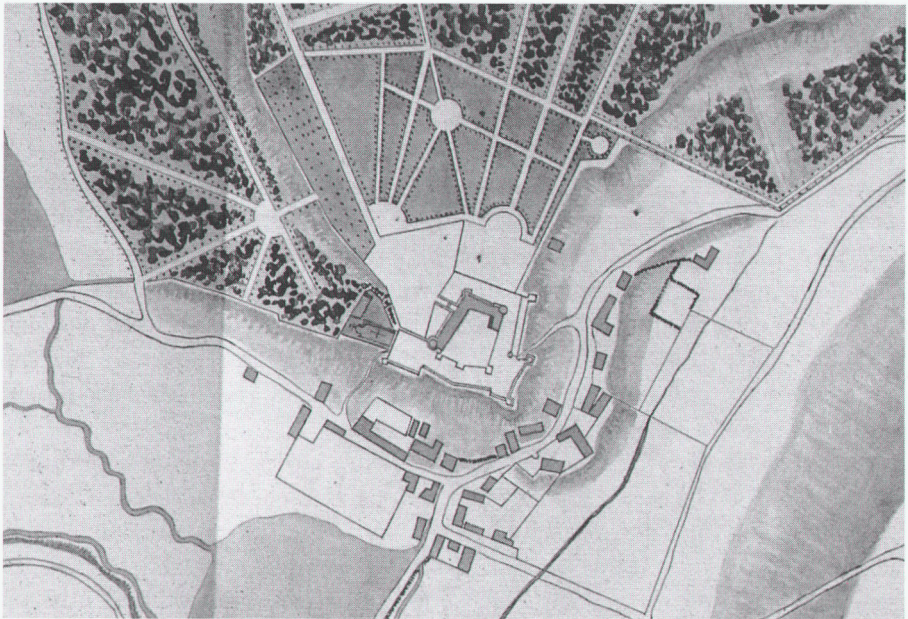


Fig 2 : Muret-et-Crouettes, plan du château au XVIII^e siècle, copie XIX^e siècle (Arch. dép. Aisne).
On remarque l'importance des terrasses d'artillerie ajoutées à la fin du XVI^e siècle.

À **Château-Thierry**, l'effort de renforcement des défenses du château a porté sur le fossé sec coupant l'aire de la grande enceinte castrale en deux. Sa porte à pont-levis, encore debout au XIX^e siècle¹⁹, était flanquée de deux fausses tours en segment de cercle, prolongées par le front des courtines sans former de saillie, comme des orillons ou flancs arrondis de bastions dont les courtines constitueraient les faces. La partie inférieure, seule conservée, abrite des casemates étroites fonctionnant comme des moineaux, ouvrages bas pour le tir en fond de fossé. Le type de ces casemates curvilignes, et celui de leurs embrasures en batterie, multiples et rapprochées, apparemment sans barre de calage du recul de l'arme, et dont l'orifice circulaire inférieur à 10 cm est surmonté d'une très

18. *Ibid*, t. XIX, fol. 2 et 5.

19. Documentée par les aquarelles de l'album Lecart, à la bibliothèque de Château-Thierry.

fine et courte fente, paraît inusité dans la fortification de la fin du XV^e siècle, période récemment proposée sans preuves décisives ²⁰ pour la datation de l'ouvrage. Nous lui préférierions une datation plus basse, par exemple la décennie 1560, époque à laquelle François, duc d'Alençon, faisait œuvrer aux nouveaux bâtiments résidentiels de son château, dans un contexte que les exemples cités ci-dessus signalent comme propice à un programme connexe de mise en défense.

Bien qu'il se trouve dans le département de la Marne, une relative proximité géographique m'invite à mentionner le seul château de quelque importance entièrement reconstruit à cette période en intégrant à son programme architectural un appareil défensif raffiné et maniériste : je veux parler du château de **Montmort** (fig. 3). Construit principalement entre 1562 et 1577 pour Jeanne de Hangest ²¹, issue d'une illustre famille d'origine picarde, ce château de plan massé à quatre tours rondes, assis à flanc de pente sur une puissante terrasse flanquée de pavillons losangiques, affirme son caractère militaire par ses nombreuses canonnières à la française et son extraordinaire rampe cavalière hélicoïdale dont le noyau loge un escalier en vis, intégrée dans un des pavillons

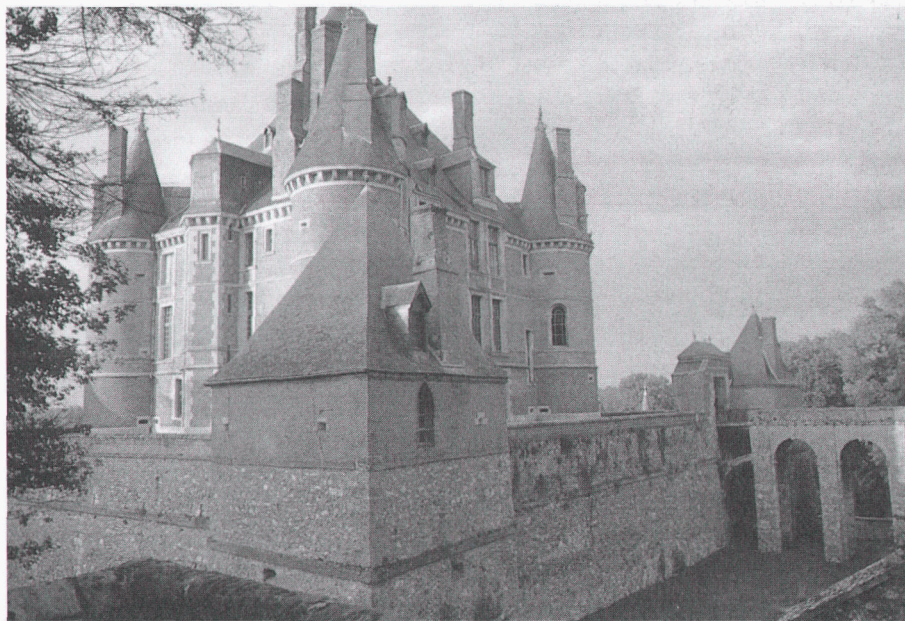


Fig 3 : Montmort (Marne), le château vu de l'est, du côté du plateau et du parc (cliché C. Corvisier).

20. Par F. Blary : « Les fortifications de Château-Thierry... » dans *Congrès archéologique de France, Aisne méridionale*, 1990, voir notamment p. 169-172, et relevés en fig. 26 et 27.

21. En l'attente d'une véritable étude monographique du château de Montmort, l'article historique de référence reste J. de Baye : « Notes sur le château de Montmort », *Revue de Champagne et de Brie*, 1883, t. XV, p. 321-333.

pour monter entre autres les pièces d'artillerie sur la terrasse (fig. 4). On notera aussi le pont-levis à bascule de la porte de la terrasse vers le plateau, sans oublier le matériau, la brique, très appréciée pour les ouvrages défensifs.



Fig 4 : Montmort (Marne), l'intérieur de la rampe d'artillerie logée dans le pavillon losangique à l'angle nord-ouest de la terrasse (cliché C. Corvisier).

Le plan losangique caractérise aussi en partie les pavillons d'angle du château de **Cœuvres**, construit pour Jean d'Estrées, grand maître de l'artillerie de France, entre 1553 et 1575 ²². Les pavillons non flanquants des angles de la grande aile du logis étaient accostés dans l'angle d'un petit avant-corps losangique de moindre hauteur couvert en terrasse (disparu) tandis que les gros pavillons saillants de la face opposée, carrés pour les étages logeables, sont losangiques en soubassement, à la faveur d'un amortissement en glacis, et abritent des casemates de flanquement en fond de fossé (fig. 5).

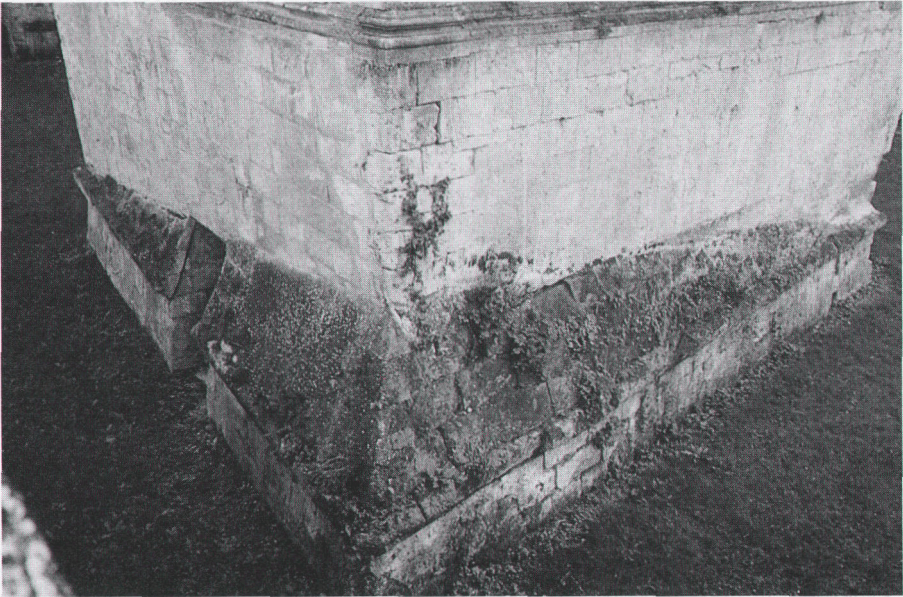


Fig 5 : Cœuvres-et-Valsery, base d'un des pavillons d'angle du château, affectant un tracé bastionné (cliché C. Corvisier).

Des châteaux de plus petits seigneurs conservent les traditionnelles tours d'angles rondes, percées de canonnieres : tel est **Passy-sur-Marne**, construit principalement pour Antoine et Louis d'Anglebermer, des années 1535 au dernier tiers du XVI^e siècle, où on relève des casemates flanquantes à canonnieres à la française à la base des tours ²³.

Tigecourt, près de Montmirail, était un vaste château qui appartenait au XVII^e siècle à la famille de La Croix, avec, semble-t-il, un passage des droits et de la propriété à la famille alliée de Guénégaud dans les années 1640. Un inventaire de 1685 le qualifie de « maison forte, avec son corps de garde, ses grandes et petites portes à pont-levis et tourelles » ²⁴. Son rachat par Louvois à cette

22. Voir C. Riboulleau : « Le château de Cœuvres », dans *Congrès archéologique de France*, 1990, p. 181-205.

23. C. Corvisier « Passy-sur-Marne, un château oublié du siècle de la Renaissance », dans *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXXIX, 1994, p. 19-40.

24. Cité par M. Mathieu, *Histoire de Montmirail*, 1970, p. 180.

date lui valut d'être représenté par des gravures d'Aveline qui nous font connaître son aspect avant la déchéance (fig. 6). La tour d'angle circulaire qui subsiste aujourd'hui, assez imposante et plus rustique que ne le laissent croire les gravures, est percée sur plusieurs niveaux de petites arquebuseries à la française ou en « œuilleton » qui ne paraissent pas antérieures au dernier quart du XVI^e siècle (fig. 7).

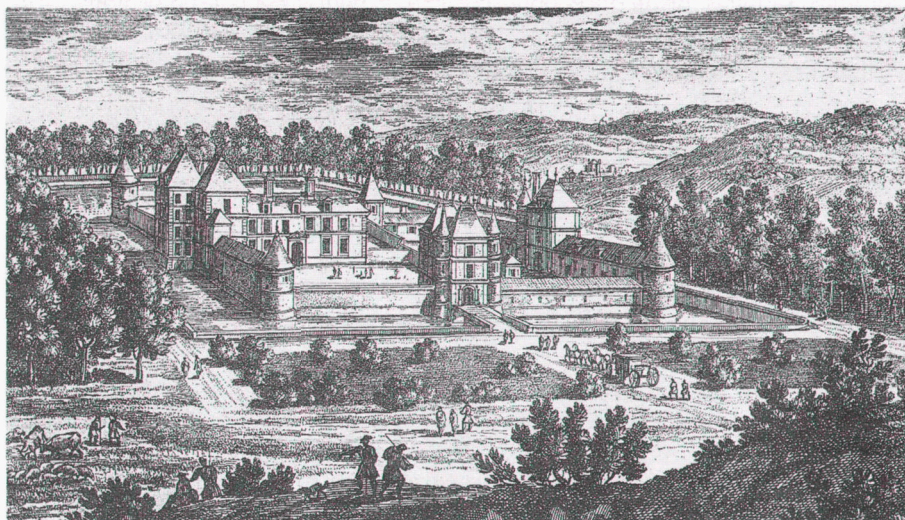


Fig 6 : Montmirail (Marne), château de Tigecourt, vue gravée d'Aveline, fin XVII^e siècle.

Cour noble et cour des communs tenaient dans une vaste enceinte à tours d'angle et châtelets d'entrée de forme néo-médiévale.

Les maisons fortes

Schémas néo-médiévaux

Le même conservatisme des formes se retrouve à moindre échelle, pour de petites maisons fortes dont l'histoire est obscure, comme *Villefontaine*, près de Marchais-en-Brie, superbe ensemble rural avec corps de logis à quatre tourelles percées d'arquebuseries à ébrasement extérieur, pris en tenaille dans une cour de ferme rectangulaire. Il n'est pas sûr que cet ensemble datable du milieu ou de la seconde moitié du XVI^e siècle ait été environné de fossés, car il paraît dans l'ensemble assez peu remanié, ce qui d'ailleurs fait d'autant plus regretter la précarité de son état sanitaire actuel.

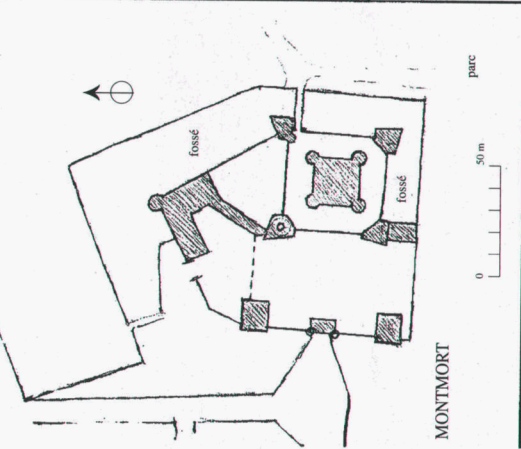
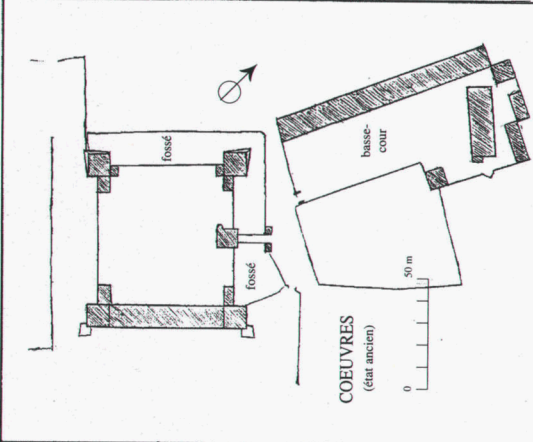
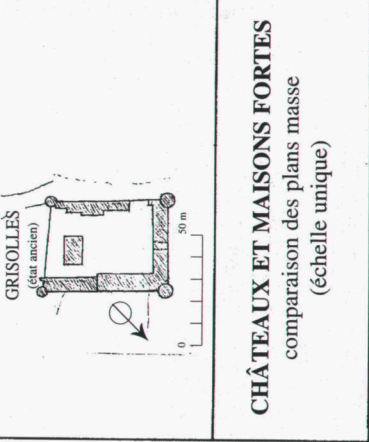
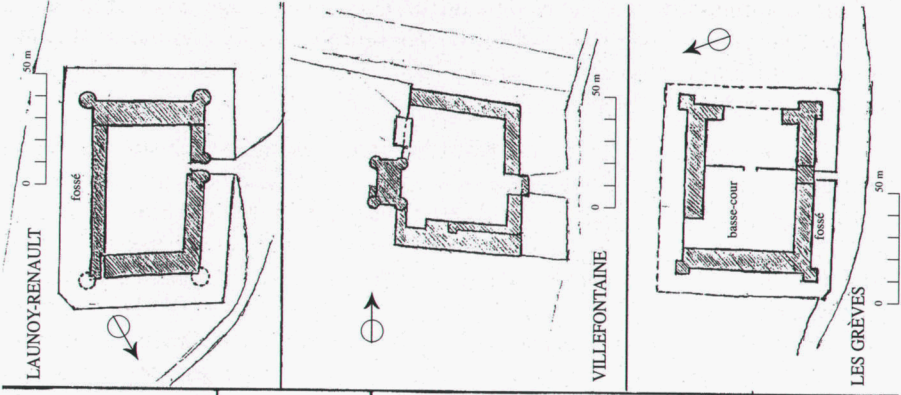
Les mêmes embrasures de tir s'observent à la tourelle d'angle du petit logis seigneurial de *Villette*, près de Fismes (Marne), datable du règne de Henri II par l'inattendu décor à colonnettes des baies de sa façade extérieure.

À la maison forte dite « château » de *Grisolles*, rectangle de bâtiments autour d'une cour spacieuse, jadis flanqué par quatre tours rondes, les fossés sont attestés par un plan du XVIII^e siècle ²⁵. Les deux tours d'angle subsistantes, de

25. Dans l'atlas terrier de la seigneurie des Dames du Charme (Société hist. de Château-Thierry).



Fig 7 : Montmirail (Marne), château de Tigecourt, détail d'arquebusières de la tour d'angle subsistante
(cliché C. Corvisier).



facture très rustique, ne comportent que des « trous à mousquet » sans doute guère antérieurs aux années 1600. En 1652, le seigneur de Grisolles, Martin Gaullier, commissaire provincial de l'artillerie, donna refuge aux habitants de Grisolles, surpris par une compagnie de soldats lorrains, les fameux « Boyaux rouges », qui furent dispersés par la petite artillerie du château, qui comportait une « couleuvrine »²⁶.

Cet archaïsme de la tour ronde de flanquement est illustré de façon saisissante par le cas étonnant de la tour néo-médiévale à mâchicoulis d'**Anthenay**, dans la Marne, qui semble avoir appartenu à un enclos de maison forte, voisin mais distinct de l'ensemble qui, au cœur du village, conserve un haut corps de logis de la fin du XVI^e siècle ou du début du XVII^e siècle. Le manque d'informations historiques nous laisse dans l'ignorance de la situation seigneuriale révélée par cette partition, comme de l'identité du maître d'ouvrage de cette tour, symbole féodal anachronique, dont l'âge est trahi par ses canonnières pour petit calibre, ses baies à fronton et surtout son millésime de 1609, associé à un cartouche héraldique buché (fig. 8).



Fig 8 : Anthenay (Marne), tour seigneuriale néo-médiévale datée de 1609 (cliché C. Corvisier).

26. Notes manuscrites de Souliac-Boileau sur Grisolles (Société hist. de Château-Thierry).

Moins typées, les deux tours trapues à poivrière et bandeau plat qui encadraient le portail à fronton de la ferme seigneuriale de la famille de Ligny au **Plessier-Huleu** ²⁷, entre Valois et Tardenois, n'étaient certainement pas antérieures à cette date tardive (fig. 9).

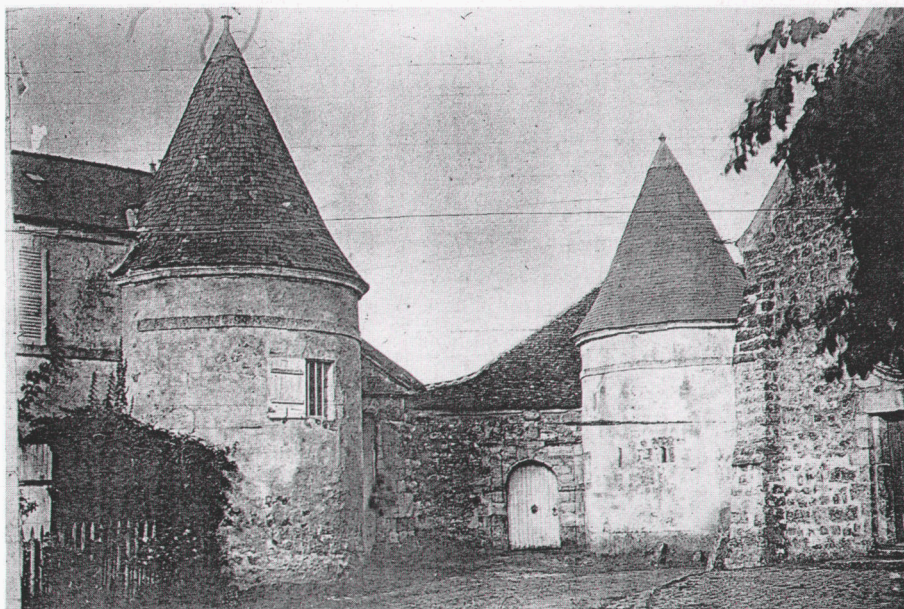


Fig. 9 : Le Plessier-Huleu, la porterie de la ferme seigneuriale avant sa destruction (cliché Moreau-Nélaton). Remarquer les fentes des créneaux de fusillade dans la tour de droite.

Dans la même région, la tour d'escalier circulaire de la maison prévôtale de l'abbaye Saint-Médard de Soissons à **Blanzy** ²⁸ est certainement beaucoup plus ancienne, mais son étage supérieur logeable percé d'une batterie de canardières à évasement ovale paraît dater au plus tôt du second quart du XVI^e siècle, comme la superbe maison forte de **Launoy-Renault**, près de Verdelot, en Seine-et-Marne, offrant des canonnières à la française, certaines à trémie ²⁹, à tous les niveaux de ses tours d'angle (fig. 10). La reconstruction de cette maison forte ceinte de douves en eau semble attribuable à deux générations de la famille d'Espence, Claude II, seigneur du lieu jusqu'en 1533, et ses fils Nicolas (avant 1550), puis Claude III (mort en 1571), théologien notoire, qui lui succédèrent ³⁰.

27. Porterie démolie après la première guerre mondiale.

28. Saint-Rémy-Blanzy, Aisne.

29. C'est-à-dire à redents dans l'entonnement de l'ébrasement extérieur.

30. J. Delivre : « Les énigmes d'un château Briard, Launoy-Renault », dans *Monuments et Sites de Seine-et-Marne*, 1976, p. 7-24.



Fig 10 : Verdelot (Seine-et-Marne), maison forte de Launoy-Renault : détail d'une tour d'angle de l'aile du logis (cliché C. Corvisier). On remarque les canonnières pour la couleuvrine (milieu XVI^e siècle), voisinant avec des trous à mousquets reperçés (fin XVI^e-début XVII^e siècle).

Schémas classiques

Les formes d'autres maisons fortes sont plus modernes et emploient les pavillons d'angle carrés, dont les châteaux déjà cités de Cœuvres, Fère, Gandelu, offraient les modèles : à **Bruys**, en Tardenois, la tourelle-pavillon carrée à bandeau plat qui occupe un angle de l'enceinte de la ferme seigneuriale et de son logis a pour pendant à un autre angle de l'enceinte une échauguette carrée très soignée, en encorbellement sur deux contreforts (fig. 11). Une tour-pavillon



Fig 11 : Bruys, vue de l'enceinte de la ferme seigneuriale ; au premier plan, échauguette d'angle ; au fond, le logis et sa tourelle pavillon d'angle (cliché C. Corvisier).

analogue, au logis seigneurial de **Villeblain**³¹ en Soissonnais, se distingue par son couronnement à mâchicoulis (fig. 12). Ces deux exemples n'en sont pas moins du premier tiers du XVII^e siècle au plus tôt.



Fig 12 : Chacrise, maison seigneuriale de Villeblain, la tour pavillon d'angle à mâchicoulis et trous à mousquets (cliché C. Corvisier).

31. Com. Chacrise.

Le schéma à tourelles-pavillons aux quatre angles d'une grande enceinte incluant cour noble et basse-cour, est bien illustré par la maison forte remarquablement conservée dite *château des Grèves*³², au sud de Château-Thierry. Plongeant leur base dans des douves que franchissait un pont-levis (traces dans le pavillon d'entrée prolongeant le logis), ces pavillons étroits flanquent classiquement par leurs fentes de tir pour le mousquet les ailes de bâtiments adossés à l'enceinte, en grès avec chaînes de briques. L'exemple le plus complet et le plus ambitieusement composé de ce principe s'observe à la maison forte de *Forzy*³³ : une vaste basse-cour à trois ailes incluant un colombier circulaire, flanquée de deux pavillons d'angle encadrant un pavillon d'entrée, précède le corps de logis fondé sur une terrasse à quatre pavillons légèrement losangiques, ceinte de fossés d'eau vive. Les bouches à feu des pavillons de la terrasse du logis sont des réductions d'embrasures à la française, celles des pavillons de la basse-cour sont des trous à mousquet en « œuilleton ». Il faut signaler la détresse actuelle de ce superbe ensemble, construit entre le dernier tiers du XVI^e et le début du XVII^e siècle³⁴, dont le pavillon d'entrée a été privé de sa porte à fronton et de la bretèche qui la surmontait dans les années 1960³⁵, et dont le logis n'est plus qu'une carcasse pantelante sans toit où se lisent encore les moulures d'encadrement des baies et le fronton de la porte (fig. 13). D'un château



Fig 13 : Villers-Agron, maison forte de Forzy, vue de la terrasse à pavillons défensifs portant le corps de logis (cliché C. Corvisier).

32. Com. Saint-Eugène.

33. Com. Villers-Agron-Aiguisy.

34. Le corps de logis est la partie la plus ancienne dans la chronologie relative des constructions, mais le parti général est homogène, contrairement à ce que semble croire M.-J. Salmon : *L'architecture des fermes du Soissonnais*. Sazeray, 1971, p. 247-249.

35. Faite pour faciliter le passage des engins agricoles, cette mutilation ne suffit plus au gabarit actuel des moissonneuses-batteuses. Les pierres du portail ont été soigneusement remontées à l'entrée d'une propriété de Villers-Agron, près de l'église.

à terrasse de plus grande ampleur restent à **Prin** ³⁶ deux pavillons d'angle logeables dont l'escalier à balustres tourne dans une cage hors-œuvre à pans de bois, revêtue d'ardoises, qui s'abrite côté douves au revers d'un mur-écran formant une amorce de courtine. Ces beaux ouvrages tristement abandonnés du début du XVII^e siècle offrent d'intéressantes canardières ébrasées intérieurement en pyramides creuses avec volet de fermeture (fig. 14).



Fig 14 : Serzy-et-Prin (Marne), château de Prin, la chambre d'étage d'un des pavillons flanquants de la plate-forme castrale ; on note la canardière pour le mousquet (cliché C. Corvisier).

Enclos ecclésiastiques et églises

Les enclos paroissiaux fortifiés existèrent, mais étaient relativement rares, autant qu'en laissent juger de probables destructions ; il est vrai que le contexte est fort différent de celui de la Thiérache : on peut citer l'exemple de **Couvrelles**, ou la mise en défense n'est trahie que par quelques restes d'embrasures dans le mur de l'enclos, et surtout **Croutoy** (Oise) au nord-est du Valois, dont l'enceinte à tourelles à dôme de pierre, percée de multiples créneaux de fusillade en rappelle d'autres ceignant des enclos de domaines seigneuriaux, comme par exemple à **Bucy-le-long** ³⁷ ou à **Jaulzy** (Oise). Les tourelles flanquant ce type d'enclos domaniaux tardifs pouvaient adopter le plan carré, comme on le remarque aux ouvrages édifiés vers 1600 autour des bâtiments médiévaux de la prévôté de l'abbaye Saint-Médard de Soissons à **Marizy-Saint-Mard**, ou à la

36. Com. Serzy-et-Prin (Marne).

37. Exemple étudié par Bernard Ancien, *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXX, 1985, p. 115-125.

ferme de **Courteaux** ³⁸, dépendance de l'abbaye Saint-Yved de Braine. On peut également citer les échauguettes carrées à trous de mousquet qui flanquent la porte toute classique de la ferme seigneuriale de l'abbaye d'Igny à **Mont-Saint-Martin**, ou le petit porche d'entrée à étage logeable percé de trois créneaux de fusillade à la ferme de **Bruyères-sur-Fère**, probable appartenance de la proche abbaye du Val-Chrézien.

La fortification de l'enclos des abbayes elles-mêmes, souvent préexistante, n'est guère représentée pour la période que par un exemple : celui de la Chartreuse de **Bourfontaine** ³⁹. Toutefois, les ouvrages d'entrée de cet établissement, parfois à tort datés de la fin du Moyen Âge, mais sans doute non antérieurs à 1600, sont particulièrement ostentatoires, combinant la panoplie défensive (hauts murs aveugles, mâchicoulis et bretèches, créneaux de fusillade) ⁴⁰ avec la protection symbolique représentée par une chapelle préexistante qui fut calée entre porterie et poterne (fig. 15).

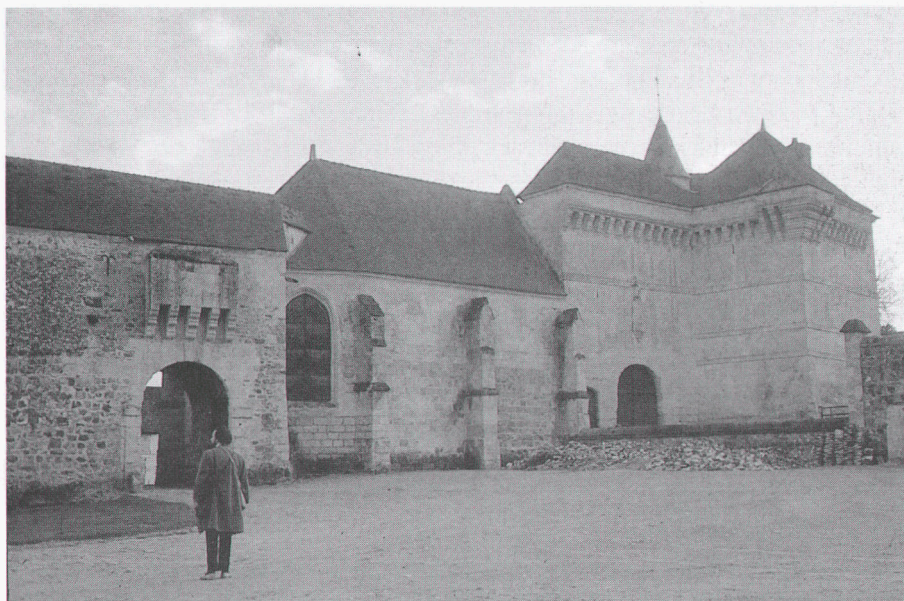


Fig 15 : Villers-Cotterêts, chartreuse de Bourfontaine, poterne surmontée d'une bretèche, et, à l'arrière-plan, porterie principale, à mâchicoulis et créneaux de fusillade (cliché V. Aubry).

Aussi ponctuelle, parfois peu décelable à première vue, est la fortification des églises. Il s'agit le plus souvent de simples trous à mousquet percés après coup dans des tours d'escalier comme à la tour clocher de l'église Saint-Crépin de **Château-Thierry**, à celle de l'église Saint-Martin de **Chézy-sur-Marne**.

38. Com. Coulonges-Cohan.

39. Com. Villers-Cotterêts.

40. Ces ouvrages se sont peut-être inspirés dans leur principe du front d'entrée avec petit donjon-porche Renaissance du proche manoir de Noue (Pisseleu, commune de Villers-Cotterêts), lui aussi sans fossé ni pont-levis.

La bouche à feu est curieusement embusquée derrière une colonne du portail au clocher-porche subsistant de l'église de *Parcy* ⁴¹. À *Villers-sur-Fère*, la tour trapue qui masque la façade occidentale XII^e siècle de l'église date, elle, entièrement des environs de 1600, et garde les traces de trous à mousquets aménagés d'origine à l'étage.

Dans des cas plus affirmés, plutôt rares d'ailleurs, ce sont les parties hautes des clochers qui sont privilégiées. On peut citer la salle d'étage défensive couronnant le clocher de *Feigneux* en Valois, mais l'exemple le plus remarquable est celui du clocher de *Chézy-en-Orxois*, avec son parapet à canardières multiples cantonné d'échauguettes sur trompes à coupoles de pierre. L'ensemble peut être daté du règne de Henri II, d'après des chiffres lisibles aux clefs de voûte de l'église.

Le constat du nombre serait déjà un acquis, tant il est vrai que ces infimes trous à mousquets ou fentes de tir ne sont pas ce qu'on remarque en priorité : qui songerait qu'il en existe au célèbre château de Vaux-le-Vicomte, l'expression même de la grande demeure de plaisance du XVII^e siècle ? Mais le plus important à remarquer est la relative variété des exemples subsistant, jusqu'à la plus rustique des fermes seigneuriales, comme celle de *Vareille* à Latilly, flanquée d'une tour carrée à créneaux de fusillade se donnant encore des airs de donjon. Comment nier devant ces témoins, dont ne reste sans doute qu'une partie ⁴², la persistance, voire la généralisation, du sentiment d'insécurité dans les campagnes en apparence les plus paisibles avant l'émergence de la monarchie absolue, garante de la paix civile ?

Christian CORVISIER

41. Parcy-et-Tigny.

42. Les notes manuscrites de l'érudit Souliac-Boileau (Société hist. de Château-Thierry), autoriseraient à associer au nombre des ensembles fortifiés de la période étudiée bien des édifices détruits ou mutilés au XIX^e siècle comme le château de *Brasles*, ceint de douves en eau, les fermes seigneuriales d'*Epieds*, de *Saint-Eugène* ou du *Mont-de-Bonneil*, etc.